

L'offrande au petit Jésus

LE couvent de Notre-Dame des Anges, situé dans une des plus vieilles cités de France, avait une réputation universelle, non seulement auprès des archéologues, comme curieux monument historique du XIII^e siècle, mais aussi, et surtout, auprès des fidèles, par suite de l'événement miraculeux qui s'y était produit.

De tout temps, ce couvent avait attiré les plus nobles dames du pays, âmes pieuses, qui, ayant entendu l'appel secret de DIEU, ou fatiguées des joies factices de ce monde, avaient cherché un abri dans ce sanctuaire de sainteté.

Un pensionnat lui était annexé ; on y recevait les enfants pauvres comme les enfants riches, et les Religieuses mettaient tout leur dévouement à les élever dans la crainte de DIEU et l'amour du devoir.

Un des usages du couvent était que, dans la nuit de Noël, les élèves se rendissent en procession à la crèche que les religieuses avaient pieusement préparé dans la crypte de la chapelle, et, en mémoire des dons que les Rois-Mages étaient venus offrir à JÉSUS, chaque enfant déposait, devant la crèche, dans une corbeille placée là à cet effet, ce qu'on avait coutume d'appeler "*l'offrande au Petit Jésus*."

Cette offrande se trouvait souvent être composée de bien étrange manière, car l'enfant avait l'initiative du cadeau qu'elle devait apporter ; on lui demandait seulement, mais sans lui en faire une règle, de donner de préférence une chose dont il lui coûtait de se séparer, par exemple, son jouet le plus aimé... un objet auquel elle tenait particulièrement... Cette corbeille faisait en somme un peu l'office d'un autel, sur lequel les fillettes devaient, en holocauste, déposer leur modeste offrande.

L'idée du sacrifice n'était d'ailleurs pas la seule qui eût présidé à l'institution de *l'offrande au Petit Jésus*, la charité y était pour beaucoup, car, le jour de Noël, les richesses de la corbeille étaient distribuées aux petits pauvres de la ville.

C'était un singulier spectacle qu'offraient les fillettes quand, sous l'œil des religieuses, elles suivaient lentement deux à deux, les longs corridors qui conduisaient à la crypte. Elles n'avaient aucunement peur dans ces corridors, bien sobrement éclairés cependant, si sobrement même, qu'on pouvait se faire l'illusion que les anges qui déployaient leurs ailes sur les peintures murales, étaient de vrais anges descendus du ciel pour les regarder passer.

Les anges, certes, restaient muets, mais le cantique par lequel ils avaient, en Palestine, éveillé les bergers, retentissait encore autour

du berceaux du divin nouveau-né ; ce cri : *Gloire à Dieu*, parti jadis du Ciel, avait été recueilli par la terre, et, sous les voûtes du couvent, il éclatait, hymne à la fois d'adoration et d'action de grâces.

Ah ! sans doute, parmi les enfants qui s'avançaient ainsi processionnellement vers la crèche, plus d'une était un peu émue en pressant dans ses bras le jouet qu'elle avait résolu d'abandonner ; plus d'une sans doute réprimait avec un soupir, en collant ses lèvres sur la perruque blonde de la poupée dont elle allait se séparer à jamais... et la famille Noé, qui, au fond de son arche de bois peint, se croyait si bien à l'abri du déluge, se trouvait soudain noyée sous les larmes de la jolie petite qui lui disait adieu.

— Si le sacrifice s'accomplissait sans regret, ce ne serait plus un sacrifice. —

En raison des émotions qu'elle suscitait, la procession de la crypte était dans la vie des élèves un événement important, un peu redouté, et qu'on ne voyait pas approcher sans un petit serrement de cœur, mais dont cependant pas une des enfants n'eût voulu pour beaucoup être affranchie ; car toutes tenaient à honneur d'enrichir la corbeille.

Or il arriva qu'une certaine année — ceci de mémoire de religieuse ne s'était pas encore vu au couvent — il arriva qu'une certaine année, parmi les nombreuses élèves qui devaient se rendre à la crèche, il se trouva une petite qui n'apportait rien à Jésus... rien... mais rien du tout...

Elle eût été cependant bien contente d'offrir, elle aussi, son tribut ; mais on ne peut donner que ce qui est à soi, et Miriam ne possédait rien. Elle était orpheline, et était élevée par charité chez un oncle, qui avait lui-même beaucoup d'enfants et ne se faisait pas faute de laisser voir à la petite qu'elle était une charge pour lui.

Miriam était cependant une de ces enfants prédestinées qui semblent devoir apporter avec elles les bénédictions divines.

Affectueuse et douce, elle était sans cesse occupée des autres, et se faisait toute petite afin de ne prendre dans la maison que le moins de place possible ; aux paroles aigres de son oncle, aux remontrances injustes de sa tante, aux tracasseries de cousins indisciplinés et volontaires, elle répondait par une inaltérable patience, et, dans l'ingénuité de son cœur, elle croyait vraiment mériter les reproches dont on l'accablait.

Le bon DIEU eut pitié d'elle, et permit que les religieuses du couvent de Notre-Dame des Anges lui ouvrirent, comme externe, les portes de leur pensionnat.

Désormais, pour Miriam, la vie fut tout autre. Sous l'égide maternelle des Sœurs, son cœur, si longtemps comprimé, s'épanouit dans la confiance ; elle connut la douceur d'avoir des amies ; enfin et surtout, elle put laisser libre